

Jouer n'est pas tricher

Marc Feld, après avoir mis en scène l'enfance de Raymond Depardon dans *La Ferme du Garet*, vous portez au théâtre un peu de l'enfance de Claude Duneton et toutes nos enfances à travers *Les Jouets*. Un trop plein de nostalgie ?

Non. Ce n'est pas la nostalgie qui m'anime. Elle surgit, bien sûr, pour nous, pour le spectateur. Mais nous cherchons à faire apparaître ce qui se cache dans les jouets ou derrière les jouets. Qu'est-ce qu'un jouet ? Qu'est-ce que le jeu ? Pourquoi joue-t-on ? C'est à la fois très simple et très compliqué. On peut jouer avec un caillou ou avec un appareil très sophistiqué. Parler des jouets, c'est raconter autre chose, réveiller des émotions enfouies, croiser ce qui est historique et ce qui est personnel. C'est s'intéresser aux relations que les gens entretiennent avec le passé, la mémoire et le présent, la mort aussi. Le plaisir est important, mais cette activité peut être liée à la violence et à toutes formes d'expressions. Jouer n'est pas tricher.

Vous n'avez pas fait un spectacle pour les enfants ?

Pas du tout. Il y a sur scène, avec Jean Lescot et Jean-Christophe Feldhandler, deux enfants qui nous ramènent à notre enfance. Et des jouets sur les tables ! Mais, pour entrer dans le spectacle, il faut avoir un passé, une mémoire, avoir vu la société changer... D'ailleurs, il y a de plus en plus d'adultes qui s'achètent des jouets. Aux Etats-Unis, le marché des jeux vidéos est supérieur au budget de l'armée américaine. Tout cela affleure derrière le spectacle.

Au départ, vous vous êtes inspiré d'un livre de Claude Duneton et vous l'avez adapté.

J'ai fait une adaptation d'*Au plaisir des jouets* de Duneton (Hoëbeke, 2005). J'ai retravaillé le texte avec Claude puis nous avons fait plusieurs lectures publiques organisées par l'Espace Jean Legendre de Compiègne. Claude lisait, Jean-Christophe imaginait sa musique. La partition est très importante, elle dit ce que les mots ne peuvent pas dire. Jean-Jacques Nguyen commençait à bâtir une écriture de l'image ; le spectacle est né de ce vrai travail de laboratoire. Il suit un ordre chronologique, de 1825, année du premier train mécanique, au temps des jeux vidéo, mais avec des histoires qui s'entrecroisent.

Pourquoi vous qui êtes aussi peintre abordez-vous ces thèmes au théâtre, et dans quel style de théâtre ?

Pourquoi fait-on un spectacle ? Ce n'est pas pour transmettre un message. Plutôt pour partager un questionnement. Le jeu et le jouet posent des questions de théâtre. Qu'est-ce que cette capacité à s'inventer des mondes ? Quelle est la frontière entre la fiction et le réel ? Pour comprendre le réel, on a besoin de fiction. Et qu'est-ce qui est le plus réel, la réalité ou l'imaginaire ? Je trouve qu'il n'y a pas assez de lieux de laboratoire. Je fais du théâtre pour croiser les arts, les disciplines et les

questions : la peinture, la photographie, le cinéma, la psychiatrie, la science contemporaine.... Avec ces croisements, j'essaie d'inventer des formes fragiles qui m'échappent toujours un peu : dans ces instants quelque chose peut surgir; comme si on voulait faire entrer quelqu'un par la porte et qu'il arrive sans prévenir par la fenêtre.